

PENDANT LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINÉ



Monsieur. — Quelle catastrophe, si New-York était bombardé demain !
 Madame. — Grand Dieu ! Je ne pourrais pas aller magasiner.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

L'on dit bien du mal des femmes en général, et Joc, pauvre Joë fait bien sa part, c'est ce qu'il se dit ; je ne sais vraiment si l'on m'interprète mal, je suis loin d'agir malicieusement, veuillez m'en croire. Nous avons tous des défauts, plus ou moins grands, plus ou moins variés, chacun de nous à sa dose commune et les supporte mieux qu'il tolère ceux de son voisin, cela est clair. Mais il y en a certains qui outrepassent la limite et qui poussent l'erreur jusqu'à la sottise. En voici un qui prédomine chez nous, canadiens du Canada, qui est de métamorphoser notre nom, d'anglifier notre langage et de renier notre nationalité. Si nos pères pour un instant sortaient de la noire éternité qui les a engloutis, ne seraient-ils pas ébahis et stupéfaits à la vue de cette fin de siècle. Leur nom qu'ils portaient avec gloire et orgueil, rappelant leurs ancêtres, les pays qui les ont portés, les faits divers de leur vie, changés, traduits ou prononcés à l'accent anglais, leur langue qu'ils chérissaient et qui, à vrai dire, est la plus belle que la science a connue, dont ils n'auraient voulu se défaire, oubliée ! défuntisée ! Ils ne pourraient parler à leurs enfants, à leurs petits enfants : *I don't understand ! I am English, you know !* voilà la réponse, la seule réponse !

La nature qui a si bien divisé les choses, a donné à chacun de nous du goût, malheureusement il y en a qui l'ont tout dépensé avec leur jugement... pourquoi, dites moi, et sur quoi se base-t-on pour dire que l'Anglais est plus aristocrate ? J'aimerais à le savoir et si l'on me prouve le contraire, le premier je remets les armes et me compte vaincu.

L'Anglais est plus poli, encore une bonne. On trouve des vauriens partout comme il se rencontre des gentilhommes dans tous les pays et de toute nationalité, il s'agit de les savoir trouver. L'on a vu, ici même, parmi nos canadiennes, la réalité de ce que j'avance, laissant leurs amis de plus d'un jour pour des officiers de passage, des aventuriers ni plus ni moins, portant sur la poitrine galons et boutons jaunes qui éblouissent et qui avaient en magasin beaucoup de courtoisie du beau et du nouveau.

Qu'en résulte-t-il, des larmes, des sanglots, de la peine, de l'ennui pour un je ne sais qui, maintenant sur une autre plage, contant fleurette à une autre belle !...

Il est bien bon d'être poli et d'agir avec civilité pour les étrangers que nous rencontrons dans la vie, mais il ne faut pas oublier le proverbe, de mauvais goût, si vous le voulez, mais qui peut servir pour la circonstance : "Ne pas jeter l'eau sale avant d'avoir de l'eau claire".

Plusieurs ont été prises au piège, vous le savez autant et mieux que moi.

Pour la saison d'été l'on cherche un endroit où l'on passera les chaleurs. Aussitôt mademoiselle insistera auprès de son papa pour aller dans un

centre anglais ; fait-il moins chaud ? le site est-il plus beau ? est-ce par économie ou est-il meilleur pour la santé ? Non, je ne le crois pas. Nous avons le long de notre beau St-Laurent les places d'eau les plus charmantes ; dans le Nord les endroits les plus pittoresques du monde entier ; parmi notre société des amusements aussi variés et aussi agréables que chez nos voisins, l'air est aussi pur, l'on suit la mode, *I come from the beach !* et là on se travaille pour revenir les mains et la figure brûlées par le soleil. Que voulez-vous, c'est la mode et le signe des voyageuses des endroits fashionables. C'est là une lacune chez nous, canadiens, qui est de chercher à être ce que nous ne sommes pas et à ne pas être ce que nous sommes, à chercher l'idéal dans l'inconnu et de l'or dans tout ce qui brille.

Parlons anglais, allemand, espagnol, chinois même s'il est nécessaire, mais avant tout notre langue avec ceux qui peuvent nous entendre ; conservons ce qui nous appartient et respectons ceux de qui nous le tenons. JOE.

UN VRAI COMBLE

Boulingrin. — Quel est le comble du courage ?

Bidoche. — Sais pas.

Boulingrin. — Retourner à l'ouvrage après avoir retiré son salaire une semaine à l'avance.

C'ÉTAIT CELLES LA

Mlle Bichat. — Je suis bien chagrine, capitaine, mais des circonstances que je ne puis empêcher me forcent à vous dire non.

Le capitaine Landureau. — Puis-je savoir quelles sont ces circonstances ?

Mlle Bichat. — Les vôtres, capitaine.

C'EST DANS L'ORDRE



Mme Cœurdu. — Aie, monsieur Poinçon ! A quoi pensez-vous donc ? Vous allez mettre le beurre dans votre thé !

M. Poinçon. — J'ai toujours pensé, madame Cœurdu, que le fort devait aider le faible.